

Voir le jour, lire le monde : les albums de création du Val-de-Marne

L'épanouissement créatif actuel de l'album va de pair avec la représentation et la place de l'enfant dans la société. Parce qu'il est aujourd'hui considéré comme un individu capable d'accéder à des jeux et des plaisirs littéraires et artistiques, il importe plus que jamais de lui offrir un support privilégié pour mener ses premières expériences esthétiques. C'est l'objectif premier de l'aide à la création littéraire initiée par le département du Val-de-Marne quand celui-ci opère chaque année le choix d'un album novateur tant dans sa forme que dans son propos pour l'offrir aux nouveaux nés du département. Parce qu'il est infiniment plus stimulant pour un enfant d'être sollicité par des images et des textes qui n'imposent pas des pensées figées et préétablies, chaque projet soumis à la commission de sélection est étudié dans cette optique, comme en témoignent après trente années les livres offerts. Depuis trente ans en effet, les nouveau-nés du Val de Marne reçoivent un album en cadeau de naissance dans l'idée de mettre aussi tôt que possible les jeunes enfants en contact avec les livres, en impliquant leurs parents, c'est à dire en s'adressant clairement à un public constitué de bébés et de leur famille.

Offrir ainsi des livres à des nourrissons et à leurs familles, c'est déjà dire que l'on n'est jamais trop petit pour partager des lectures avec son entourage, c'est à dire pour aimer regarder les images et écouter les textes lus à haute voix. C'est dire aussi à tous, familles et enfants, que le livre est un fabuleux trait d'union entre les uns et les autres, un inégalable moyen d'entrer en relation. La part des parents est essentielle dans l'approche du livre et dans la perspective d'une participation de l'enfant à la culture de sa famille. Dans ces lectures partagées, l'adulte anticipe sur les désirs et les compétences du tout-petit et par un effet d'illusion participative, il les valorise et en accélère la mise en œuvre. Le parti-pris de la création, tenu avec une volonté farouche, dit aussi à ses destinataires enfants et adultes que la sensibilité esthétique n'est pas une affaire d'âge, de génération, ou encore de milieu social mais qu'elle est reconnue chez tous, à condition de la nourrir et de l'entretenir. Après toutes ces années, il nous semblait intéressant d'opérer un petit retour en arrière en regardant à nouveau les albums offerts et ce qu'ils sont devenus, d'interroger l'impact d'une telle action à la fois dans la perspective des enfants, des familles et dans celle de la création artistique et littéraire.

A quoi ont servi tous ces livres, qu'ont-ils apporté aux enfants et à leurs parents ? Ont-ils aussi, par leurs démarches, leur originalité, influencé, voire bousculé, la conception de l'album pour enfants, et donc l'idée même de l'enfance ?

Jouer et inventer librement

s'affirme comme principe récurrent dans une large majorité des ouvrages. Et c'est un principe bienvenu, tant le temps de l'enfance n'est pas celui des apprentissages mais celui du jeu, des relations, de l'imagination et de la liberté. Ainsi Hervé Tullet, confiant dans les capacités des tout petits à se saisir avec avidité de tout ce qui est nouveau et de se l'approprier, leur offre t'il avec [Le grand livre du hasard \(Panama\)](#) une multiplicité de lectures personnelles. Il le fait à partir de formes abstraites dessinées, de motifs aux



découpages astucieux et d'un tourbillon de couleurs. Chaque double page saisit le regard, surprend, faisant appel à l'imagination, à la participation, à l'expérimentation, à la mobilité de l'esprit. Autant d'éléments qui construisent des correspondances, des associations, des oppositions, du sens. Le livre devient objet magique. Il répond à sa façon à la pensée magique, au sentiment enfantin de la toute-puissance. A travers le regard et l'imagination, même les gribouillages peuvent devenir et dire quelque chose, tout participe à une véritable communication avec le bébé. A cet âge où se fondent les relations indispensables pour vivre en grande sécurité affective et grandir en présence des autres, l'album participe et accompagne cette entrée dans le monde.

Quand Michel Galvin conçoit **Rouge** (Le Rouergue), il le construit comme un jeu, un jeu d'empilement d'objets (cailloux, bûchettes) qui sont l'essence même du bonheur des tout petits à construire et déconstruire, mettre en équilibre, mélanger, séparer, rassembler, organiser, comparer formes, matières et couleurs. Plaisir de nommer aussi où s'exerce la liberté de produire les premiers mots, les premiers sons, et de



les attribuer aux objets qui prennent ainsi une réelle existence, qui s'animent au milieu des autres. La vie est ainsi faite qu'un bébé, et pas seulement, ne peut exister seul. Le petit caillou inventé par l'artiste, sans nom, qui déboule sur la double page, ne va donc pas pouvoir suivre seul son chemin. Les rencontres qu'il va faire, nombreuses, variées, vont être autant d'occasions de se lier avec des copains, de se mesurer aux autres, de les imiter, d'en faire partie. Drôle d'idée pourrait-on penser que de choisir un caillou pour parler de l'expérience du groupe, de la complémentarité aux autres, du plaisir de jouer ensemble, de la richesse des différences. Ce serait ignorer la complicité de l'auteur, ce grand gamin qu'il dit être souvent encore, avec ce monde de la petite enfance où tout peut être à la fois occasion de jeu, d'expériences et de découvertes, où tout fait sens. Ce serait ne pas voir surtout la puissance créative de l'artiste, la magie de sa verve volontairement enfantine, et la densité impressionnante qu'acquiert au fil des pages ce petit fragment de roche que les lecteurs sont alors invités à nommer. Entre les premières et dernières pages de garde, Rouge a acquis une place, une identité, une reconnaissance des autres et des lecteurs. Amusante, ludique, originale et subtile démonstration d'une vérité souvent oubliée qu'ont souvent rappelée quelques grands poètes. A savoir « qu'aucun homme n'est une île, un tout, complet en soi ; tout homme est un fragment du continent, une partie de l'ensemble »... (John Donne). Michel Galvin semble le savoir, sait le transmettre et en facilite ainsi l'appropriation.

Surprises, sortilèges et manipulations

L'exploration du domaine de la magie et du merveilleux infini caractérise aussi la piste de cirque animée par **Gérard Lo Monaco** dans **Magic circus tour** (Hélium). Grâce à un art véritable du découpage, le livre théâtralise cinq numéros de dompteurs, acrobates, clowns, écuyères et fauves qui se succèdent autour d'un axe central. L'enfant pénètre dans ce carrousel pluri dimensionnel comme dans une boîte à malices qu'il veut



toucher, prendre, qui le provoque, le surprend et met son imagination en éveil. La magie des formes associée à celle du cirque gratifie la sensibilité enfantine, ouvre cet espace intermédiaire qui introduit l'enfant dans le domaine du symbolique. L'album distille une forme d'envoûtement, exerce un charme dus à la mobilité des scènes, au chatoiement des couleurs et à la diversité des structures. Il n'y a pas plus sûre manière d'atteindre le point sensible des jeunes tempéraments. L'illusion de la permanence du monde dans la troisième dimension permet d'apprendre à distinguer les catégories du dehors et du dedans. Les formes animées imitant le monde en mouvement transforment le lecteur qui les manipule en montreur de marionnettes, l'attirent, l'air de rien, dans l'univers de la fiction. Le livre se fait terrain de jeux, piste ronde qui induit le vertige et rappelle peut-être au jeune lecteur ses propres extravagances.

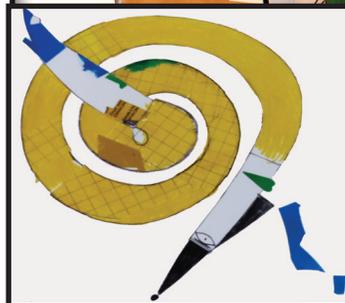


Il stimule et mobilise l'énergie qu'il porte en lui et la canalise en même temps par la maîtrise plus ou moins experte de la manipulation.

Eveiller les cinq sens, simuler le mouvement, le rythme et parvenir à rendre sensible une étonnante dynamique participe sans aucun doute à l'impact du livre de **Kveta Pacovska**, **Un livre pour toi** (Seuil jeunesse), long accordéon de douze mètres de long qui peut aussi se regarder page après page. Bien plus



qu'un simple livre, un livre-objet, une succession de formes et de couleurs, c'est une œuvre d'art que les lecteurs ont entre les mains. Une œuvre d'art dans laquelle l'artiste les invite à entrer comme bon leur semble. Ils peuvent



toucher, caresser, déplier, soulever une languette, ouvrir une fenêtre, mettre le doigt dans les trous, sentir la forme d'un chiffre ou d'une lettre que l'artiste transforme malicieusement en pantins. Ils peuvent aussi habiter les pages souvent évidées ou

découpées, en faire le tour pour assouvir toutes les envies que l'album suscite, tant il met en appétit. Ils peuvent encore ouvrir grand les yeux pour se mirer dans les miroirs, goûter aux étonnants collages, aux superpositions de papier, aux

jeux de relief, à l'architecture complexe. Et toujours, se laisser ému par la profusion des couleurs où le rouge flamboyant règne en maître. Ils peuvent encore côtoyer, le sachant ou non, les grandes œuvres d'art sous-jacentes (Klee, Kandisky, Miro). Et découvrir les notions d'espace, de forme, d'abstraction. Chacun a le loisir d'interagir avec le livre et de s'amuser.

Comprendre le monde

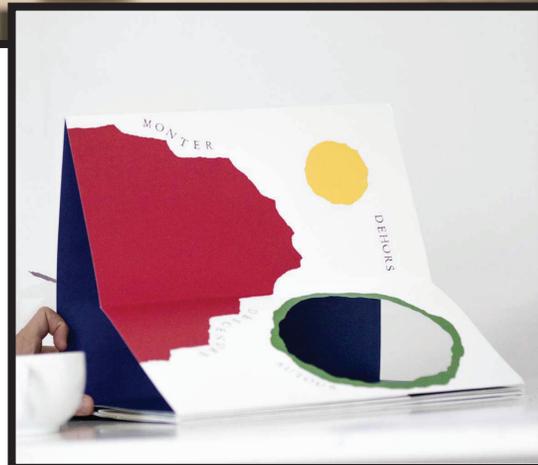
L'invitation au voyage du saisissant **le porello de Joëlle Jolivet, Vues d'ici (naïve)**, a valeur, pour l'enfant, d'embarquement imaginaire pour découvrir les merveilles de la planète. Les images qui se suivent et s'enchaînent, la combinaison des motifs, l'écriture d'une musicalité étonnante apte à convoquer



les sens (feuilles salées des mangroves, l'air au parfum de thym ou de sauge, la prairie devenue fleur, le bruit des rêves et des battements de cœur) plongent le tout-petit dans un univers de sensations. Il pratique alors avec une totale liberté cette lecture si particulière qui met naturellement à contribution ses mains, sa bouche, son regard, son écoute. Il devient alors apte à saisir les pages qui se tournent et se déploient en immense paysage, les formes qui se développent, les mots riches en sonorités. Le livre met le corps en mouvement, incite à toucher, à manipuler, déplier, déployer, retourner pour explorer les magnifiques linogravures qui soulignent les contrastes entre jour et nuit, blanc et noir, chaud et froid, brillant et mat. Joëlle Jolivet affûte le regard des petits, chatouille leurs sensations, enrichit leur vision du monde. Elle les entraîne dans les milieux naturels où vivent les bêtes avec de rares incursions dans les villes, où les mères bercent leurs enfants.

Elle induit aussi une entrée dans la dimension temporelle, si difficile à appréhender quand on est tout petit, grâce au recto verso du jour ou de la nuit aiguisant encore l'attention sur les détails et les changements.

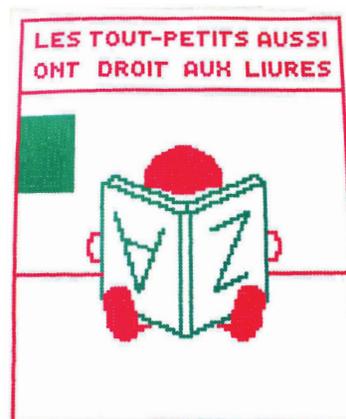
Une même ambition et un talent aussi incontestable expliquent la réussite du livre hors normes de **Julie Safirstein, Le jour, la nuit, tout autour (hélium)**. Si le principe du mécanisme de pop-ups n'est pas nouveau, si les grands formats sont chose commune, autant que les pages en volume, cet album-là saisit le regard. Il étonne le jeune lecteur par l'assemblage d'une



kyrielle de systèmes inventifs grâce auxquels il découvre une notion et son contraire, apprend à compter, à énumérer, perçoit les différences de taille, entre et sort dans les pages, soulève des rabats, déplace des tirettes. Autant de mécanismes qui le plongent, esprit et corps, dans une réelle activité et font mouche à chaque fois. Découvertes et connaissances s'accumulent, confrontant le tout petit à ce qu'il a envie de connaître et de partager. La puissance du geste et du regard équivaut à un acte de création... du monde. Si le premier signe de l'intérêt des tout-petits pour les livres se traduit par leur désir de saisir et de toucher, l'album de Julie Safirstein arrive à point nommé. Il encourage les activités motrices et affectives, tout en assurant la confiance en soi d'un petit sujet en train de se construire.

Elargir son imaginaire.

L'ici et l'ailleurs en même temps pourrait définir ce qu'offre aux tout jeunes lecteurs et à leurs parents « le livre le plus court du monde » et pourtant si volumineux, intitulé **Cependant de Paul Cox (Éd du Seuil)**. C'est dire, avant même d'ouvrir cet imagier sans couverture et aux pages reliées par une spirale, que la complicité avec les lecteurs est requise, qu'ils doivent accepter d'entrer dans le jeu d'un livre



complexe qui peut aussi se lire de façon très simple. Souvent considéré comme bien adapté aux capacités des tout petits, l'imagier avait à l'origine pour fonction principale de représenter et nommer le monde, de le classer en catégories, Il visait à permettre au jeune lecteur de décrire les images



du monde, les comparer, en sortant de son environnement familier, gage d'enrichissement culturel. Souvent premier contact entre le livre et l'enfant, il offrait des occasions de découvrir des lettres, des couleurs, des formes et de percevoir ce qu'est la représentation. Ici, la création de Paul Cox introduit le livre pour enfants dans le domaine plus vaste de l'art, construisant une figure de lecteur spécifique à travers un imaginaire singulier.

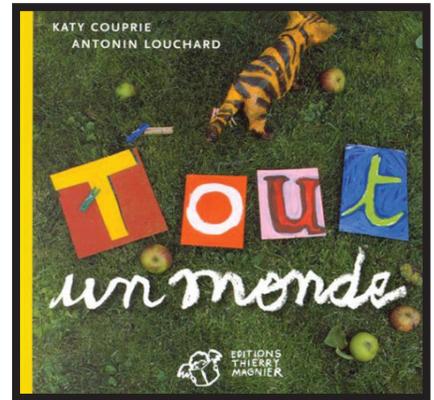
Cet imagier ne déroule pas une histoire, mais des histoires, chacune d'elles inscrite dans une image et non dans la succession des images, toutes accompagnées du même texte « cependant ». Il n'y a ni début, ni fin, tout se passe en même temps, dans la même fraction de seconde.

Le lecteur voyage, effectuant même le tour du globe, progressant de continent en continent, habile à noter les détails d'architecture, de couleur de peau, d'activités quotidiennes réalisées de part et d'autre de la planète.

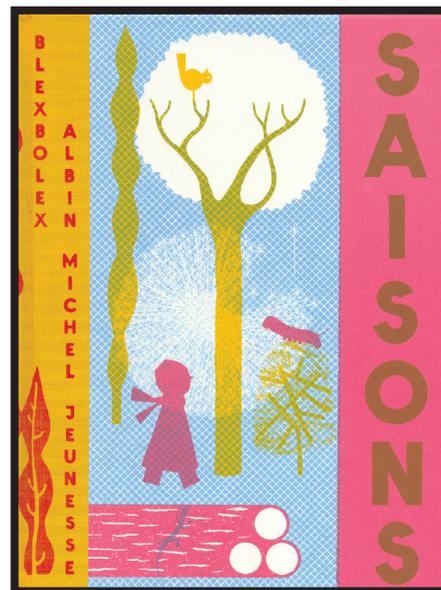
Chaque bref instant invite le regard à percevoir aussi bien une mère en train de nourrir son enfant, un hélicoptère en train d'atterrir, des éléphants transporter du bois, des bœufs traîner leur charrue, des gens s'embrasser, faire du sport, jouer, courir, marcher. Le sentiment de couvrir le monde du regard rend celui-ci familier au lieu d'étranger et hostile. La diversité des activités et parfois leur mise en parallèle introduisent à la fois à la relativité des choses et à leurs ressemblances, permettent de découvrir ce qui est commun à l'homme, en dépit des cultures et des contextes. Non seulement les lecteurs élargissent leur expérience, mais ils posent un autre regard sur le monde et sans doute sur eux-mêmes.

En lisant le monde offert par **Katy Couprie et Antonin Louchard** dans **Tout un monde** (**Thierry Magnier**), le jeune lecteur voyage aussi dans les matières, les époques, les supports, dans l'espace et dans le temps, rencontrant une étonnante diversité de points de vue et de cadrages. Sur le principe de la liste, le quotidien défile en images alliant objets, animaux, lieux et personnages qui foisonnent sur les pages. L'enchaînement peut être d'ordre analogique, métaphorique, formel, sémantique ou procéder par associations d'idées et correspondances dont certaines ne manquent pas de malice. Ainsi le biberon évoque une vache qui broute l'herbe du pré qui gratte comme la barbe de plusieurs jours de papa qui pique comme un cactus. D'autres enchaînements sont poétiques. Le lecteur passe ainsi de

l'esquisse d'iris dessinés au crayon gras, à la profondeur de leur violet sur un intense fond vert. En tournant la page, il découvre le flamboyant rouge des coquelicots en gros plan, puis le jaillissement des tournesols, le tout finissant dans un champ de blé où subsistent quelques taches rouges. Ce sont autant de pistes de lecture laissées à la liberté du lecteur, autant d'occasions de goûter diversité et surprise dans cet imagier généreux. On peut aussi le regarder ensemble et additionner ainsi le plaisir de l'adulte et celui de l'enfant grâce à l'abondance des techniques, à la beauté des couleurs et des lumières, à l'évocation de tous les bonheurs et toutes les découvertes du quotidien. Plus question, donc, de séries d'objets dépouillés, mais bien plus de scènes variées qui les animent, les intègrent à la vie quotidienne et participent ainsi au premier degré d'une initiation culturelle. Le vocabulaire visuel de ce parcours déambulatoire qui permet de butiner à toutes les pages sollicite l'intelligence des « regardeurs », stimule les petits curieux et leur imaginaire. A eux de mettre les choses ensemble, de les articuler, les inventorier, d'explorer.



Avec **Blexbolex et son imagier Saisons** (**Albin Michel**) les lecteurs petits et grands ont sous les yeux des successions inépuisables d'actions, de faits, de personnages, de scènes.



Tous les invitent à construire des liens entre les propositions, à réfléchir sur le sens des mots et des représentations, à développer leurs capacités d'analyse, à acquérir les notions de temps, à questionner les usages et les effets du temps, entre autres. A l'heure où

les tout-petits entrent dans le langage et sont avides de mots, aiment en jouer, les deviner, les utiliser aussi vite que possible, Blexbolex leur fait un merveilleux cadeau. Il les met d'emblée en position de percevoir les relations entre les mots, les images et les pages. Il les considère



tout à fait capables de jouer avec les doubles sens des mots, de filer des métaphores, de construire une narration à partir d'images juxtaposées ou non. Ici, un skieur et un patin peuvent conduire à la débâcle, rien moins qu'un torrent dévalant entre les arbres. Ou deux silhouettes solitaires dire l'une la liberté et l'autre l'abandon. Ou un pique-nique laisser entendre la cuisson des grillades, mais encore l'oubli des déchets et leur utilisation par l'oiseau pour construire son nid. Une décoration induit une contemplation, la neige induit bataille et silence, mais aussi rhume et avalanche, battue et pêche sont sur le même plan, la perte d'une serviette initie sa découverte quelques pages plus loin, ou l'oubli quand la perte se reproduit. Les niveaux de lecture et les croisements sont infinis, ouvrant un extraordinaire espace de liberté, de jeu, d'interprétation. La fluctuation des saisons n'a d'égale que le tourbillon des possibles dans ce livre où elles défilent, mais aussi les choses de la vie, les hommes, les femmes, les enfants, leurs gestes et leurs émotions. L'artiste tire parti de toutes les possibilités offertes par l'album pour créer de la dynamique : pages simples ou doubles, pleines ou vides, variété des cadrages, jeux de zoom, formes simplifiées, silhouettes stylisées, grands aplats de couleurs, rose, bleu et jaune sans dominante. Les lecteurs peuvent explorer une multitude de personnages, de situations et d'espaces.

Entendre des témoignages d'amour

Les enfants ont besoin de témoignages d'amour, de savoir d'où ils viennent et où ils vont car ces notions lentes à acquérir sont éprouvées très tôt. C'est dans le dialogue, la relation affective avec l'adulte et dans la confiance, qu'ils bâtissent leur perception et compréhension du monde. Les albums peuvent servir de support et permettre à l'adulte d'accompagner les tout petits dans cette confrontation.

Raconter l'arrivée d'un enfant et décrire la tendresse qui l'accompagne permet d'exprimer à des petits combien d'amour et de désir animent des parents qui veulent et attendent un bébé. Ces paroles d'amour et l'accueil bras ouverts dans une communauté familiale construisent le socle sur lequel l'enfant va prendre appui pour grandir.

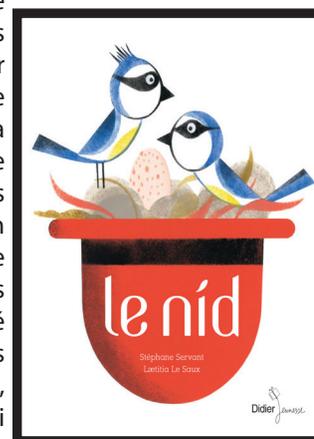
Avec *Le tout petit invité*, Hélène Riff emprunte une voie poétique et métaphorique pour dire aux bébés ce qu'ils ont besoin d'entendre : que leur arrivée était attendue et souhaitée, que l'unité familiale est plus forte que jamais pour les accueillir et les entourer, que l'amour réciproque des parents a valeur de cœur douillet où se nicher, que toute naissance est de l'ordre du merveilleux et aussi du bouleversement. Pour ce faire, l'artiste utilise le rythme endiablé d'une randonnée exprimant l'impatience de chacun à faire entrer l'invité dans la maison.

Elle adopte le principe d'un livre en accordéon d'un seul tenant disant l'unité et la solidarité ambiante. La succession des situations dit aussi les



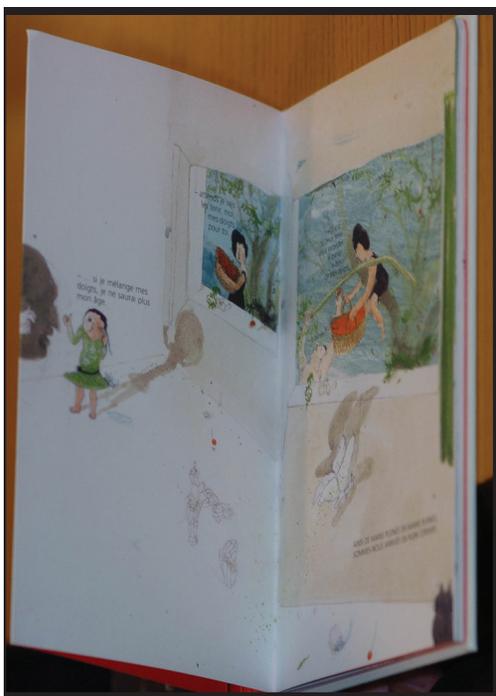
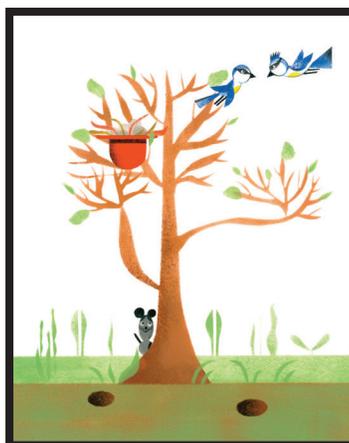
joies et l'encombrement d'une maison pleine d'enfants. Une maison où selon toute apparence il fait bon vivre tous ensemble mais chacun occupant le temps, à sa manière, selon ses centres d'intérêt. Du « toc, toc » frappé à la porte à l'installation du petit invité dans une famille nombreuse et élargie, défile une succession de portraits insistant sur les caractéristiques de chacun, les uns répondant aux autres, tous se mêlant à leur façon à un concert de bienvenue pour le nouveau-né dans une joyeuse unité de ton.

Stephane Servant et Laetitia Le Saux dans *Le nid* (Didier jeunesse) choisissent une manière bien différente mais tout aussi efficace de raconter aux très petits le miracle de la vie et des petits riens qui la font surgir. Ils mettent en scène l'histoire de deux mésanges bleues amoureuses dont un chapeau de hasard fait office de foyer puis de berceau. Ils manient avec talent et efficacité la singularité de leurs univers et les symboles fondamentaux, les images primordiales qui servent de matrice à bien des



séries de représentations sur ce thème fondamental de la naissance. Pour l'appréhender en s'adressant aux tout petits, ils associent ainsi l'usage d'images archétypales et universelles (nid, oiseaux, arbre, saisons) à un langage graphique et textuel sensible qui caractérise les premières relations au nouveau-né. La reprise, la répétition de ces schèmes préexistants favorisent la reconnaissance, assurent la continuité, offrent des cadres de références. Les petits les mémorisent, se les approprient, se construisent une culture littéraire partagée

où images, personnages, thèmes et situations se répondent. Ils peuvent aussi faire leurs premiers pas dans une démarche de catégorisation, comme ils le font naturellement très vite quand ils s'amuse à placer dans différents groupes des objets en fonction de leurs ressemblances ou de leurs points communs. En même temps, et là se loge toute la subtilité des effets



d'un livre en accordéon d'un seul tenant disant l'unité et la solidarité ambiante. La succession des situations dit aussi les

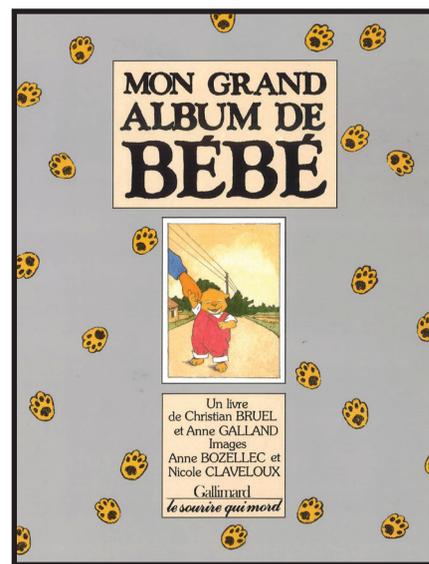
esthétiques et littéraires, ces tout petits peuvent tout à fait lire, percevoir et partager l'enchantement et l'émerveillement que les deux artistes manifestement complices voient dans le mystère de toute naissance. Des artistes qui chuchotent à l'oreille de leurs tout jeunes lecteurs, que le monde et la nature sont là pour les accueillir, qu'il faut du temps, du soin, de la patience, du désir et surtout de l'amour. Les mots aux allures de ritournelles y chantent dans les têtes au fil des pages et des saisons, les couleurs et les formes sobres et simples leur donnent une dimension de caresse. Tous disent l'évidence de l'heureux événement, la participation joyeuse et naturelle de tout l'environnement (lapin, grillon, mouton) qui fait cercle de famille.

En choisissant un format rectangulaire, ample, qui s'ouvre sur deux doubles pages jusqu'à un pop-up surgissant à la toute fin du livre avant de se déployer en accordéon, y compris sur le recto, **Malika Doray avec Quand ils ont su (MeMo)** indique



à quel point elle prend en compte ses destinataires. Elle tire le livre vers un objet d'usage familial, familial et quotidien pour une première expérience d'ordre sensible, voire sensuel. Dans son style habituel, simple et épuré, l'artiste invite ses lecteurs à entrer dans la ronde de tous les animaux de la forêt occupés à préparer l'arrivée du nouveau-né dont la seule annonce suffit à provoquer joie et entrain. Sous une forme énumérative, la liste des brefs portraits a valeur de narration dont le point d'aboutissement est le berceau du nouveau-né, habilement mis en relief par l'image. C'est une façon inventive de faire participer le lecteur d'une part, amplifier l'aspect ludique d'autre part et surtout de condenser le propos. Une manière aussi d'évoquer, pour ceux qui s'en souviennent, les vers du poète où le « doux regard (du nouveau-né) qui brille, fait briller tous les yeux » (Victor Hugo). Ici, la joie est contagieuse et les surprises qui surgissent à chaque ouverture de page contribuent à cette contagion où le cercle de famille « applaudit à grands cris » l'évocation d'un si bel événement. Tenir avec précision le journal d'une naissance, avant et après, marque l'importance qu'on accorde à celui que l'on attend, puis que l'on observe et accompagne. En transposant dans **Mon Grand album de bébé (Gallimard/Le Sourire qui mord)**, la pratique de l'album de naissance au pays des lions et en

le décrétant monnaie courante pour s'adresser aux bébés et à leur famille, Christian Bruel et Anne Galland insistent sur le plaisir de grandir ensemble, entre ressemblances et différences. Ils désignent clairement le destinataire de l'album, à la fois le nouveau-né du livre et celui avec lequel les parents sont invités à partager la lecture et l'interpellent directement. Les menus faits et moments consignés, les émotions

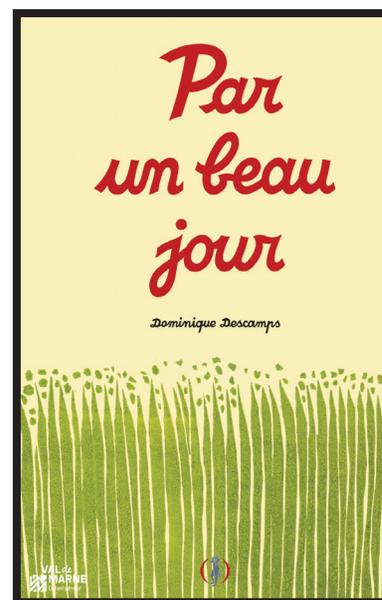


soulignées, les bêtises, les premières fois, les exploits et les essais admirés et applaudis dessinent une conception de l'enfance basée sur l'attention bienveillante et la prise en compte des besoins affectifs du tout petit. Tous les gestes représentés enveloppent l'enfant d'un manteau d'affection. L'ensemble met en valeur l'idée que le passé sert à nourrir le présent de manière positive, que l'enfant a besoin d'éléments pour pouvoir construire son « récit de vie », continuité psychique indispensable pour grandir. La mise en pages dynamique, colorée, sous forme de vignettes légendées imitant la photo, l'humour et la complicité qui émergent de bien des pages et les propos souvent malicieus induisent une nouvelle libération de l'enfant et démystifient les représentations habituelles trop idéalisées.

Jouer avec les figures du conte

Visiter un conte comme on entre dans un livre est le pari (tenu) de la version parodiée des Trois petits cochons que propose **Dominique Descamps avec Par un beau jour (Les grandes personnes)**. Dédié à Line, la première petite fille de l'artiste, l'album induit l'idée du livre comme un cadeau que grand-mère et petite fille auront sans aucun doute plaisir à partager, ce qui constitue une des plus belles entrées en matière. D'autant que le propos, tout en images et pages cartonnées qui se découpent et se superposent judicieusement, joue avec les représentations du loup dans l'imaginaire enfantin. L'animal fascine ou fait peur mais ne laisse jamais indifférent, lui que contes et histoires maintiennent bien vivant dans le monde de l'enfance.

Dans ce récit aussi subtil que passionnant, il apparaît au bout du chemin que parcourent trois cochons insoucients lors d'une journée de pique-nique. Les lecteurs petits et grands participent à ce joyeux vagabondage à travers les champs, les bois, les

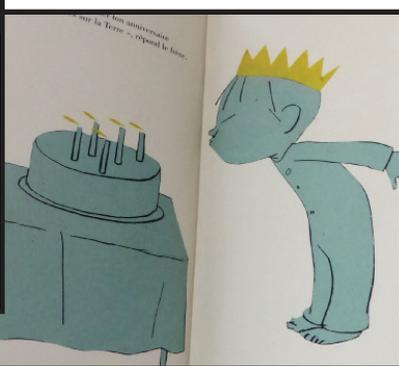
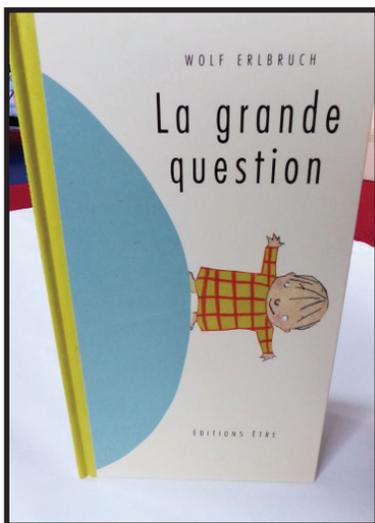


parterres de fleurs et les buissons, aux longs moments de pause ou d'activité. Ils peuvent, titillés par les découpages et les caches, les cadrages et les points de vue, le temps qui dure, leur mémoire des contes et leur familiarité avec les récits, soupçonner un danger, un secret caché dans l'album et ne pas partager la tranquillité des acteurs. La fin inattendue et pleine d'humour, qui taquine la situation du conte originel et donne raison à la joie de vivre totalement confiante des cochons, est une belle leçon d'optimisme. Le hasard fait bien les choses, peut-on penser, ou encore les méchants sont toujours punis. La morale des contes traditionnels est sauve. Sur tout, les lecteurs ont aimé se laisser surprendre autant par l'inattendu du récit que par la manière de le mener, sans paroles mais avec une maîtrise parfaite des couleurs, des mises en page qui en font un album d'exception. Sans compter le plaisir de jouer avec la figure du loup qui équivaut au fait de jouer avec ses peurs, de les mettre à distance et d'apprendre ainsi à les élaborer, voire à les maîtriser.

Questionner, toujours

Les enfants sont curieux, tout les intéresse. Aussi posent-ils bien des questions, réelles tentatives pour comprendre et connaître le monde qui les entoure. Ils ont un rôle actif dans cet apprentissage des mystères de la vie, ils aiment fouiller, réfléchir, envisager les problèmes, essayer de les résoudre.

Wolf Erlbruch avec La grande question (Thierry Magnier), jamais explicitement formulée, leur propose une vingtaine de réponses offertes par divers porteurs d'opinion qui réfèrent à autant d'interrogations secrètes et essentielles que nous portons tous, petits et grands, sur le sens



de la vie.

La première et la dernière réponse, du frère « c'est pour fêter ton anniversaire que tu es sur terre » et de la mère « Tu es là parce que je t'aime » laissent entendre que l'enfant est à la fois le destinataire privilégié du livre et celui qui, plus tard, sera le détenteur des solutions fournies. Il accède alors à une réflexion d'ordre philosophique que l'auteur met à sa portée. Un auteur qui n'impose pas un point de vue, qui n'enferme pas dans des idées reçues ou des morales prêtes à l'emploi, mais donne à ses lecteurs des outils pour penser en leur offrant une immense palette d'opportunités. La variété des formes (marche raide du soldat, immobilité béate de l'homme énorme, aisance décontractée du jardinier, noir combat du boxeur, démarche hésitante de l'aveugle) et la diversité des couleurs et des mises en page s'accordent à l'hétérogénéité des opinions.

Toutes ensemble induisent une belle leçon de sagesse, qui ne se veut pas pour autant incontestable. On peut la résumer en quelques mots : la vie vaut la peine d'être vécue, à condition de savoir l'accepter.

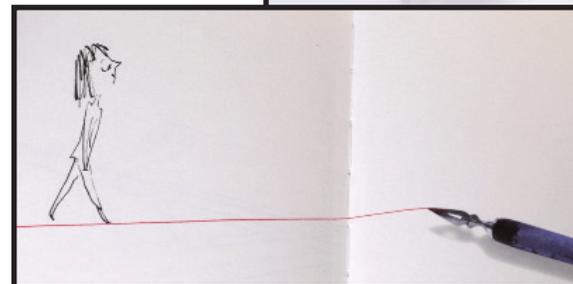
Cultiver sa créativité

Le livre « La grande histoire d'un petit trait » de Serge Bloch (Sarbacane) condense presque à lui seul toutes les composantes fondamentales évoquées plus haut. Elles donnent à un livre

un statut de création artistique à part entière, destinée à tous. En faisant d'un trait de rien du tout trouvé par un enfant sur son chemin un personnage et un ami, Serge Bloch raconte avec simplicité, clarté et rapidité (45 dessins au trait en trois couleurs) et sous forme allégorique, les relations entre un artiste et le dessin, la passion de l'un pour l'autre, le plaisir et la jubilation qui en découlent. En roi de l'épure, il laisse libre cours à sa main, sans détail superflu, la valeur expressive du trait suffit. Il donne vie à ce simple trait pour



qu'il incarne l'inspiration comme moteur de la création, le dotant d'une importance capitale dans tous les aspects de la vie.



Car c'est d'une vie qu'il s'agit, autant que de l'œuvre d'une vie, et même au-delà. Cette dimension temporelle, ces notions de la durée d'une vie entière et des générations que l'artiste souligne en allant de l'enfance à la transmission est fondamentale pour celui qui s'essaye à vivre et à grandir. La créativité est en chacun de nous. Il convient de la cultiver et de l'accompagner. Elle peut avoir des hauts et des bas, elle peut être freinée, distraite, voire contrainte, mais elle est un ressort qui traverse les émotions et les étapes de la vie. Elle sert aussi de lien, elle exprime la place de l'autre en nous. En dédiant son livre et sa passion à une longue liste d'artistes qui figurent en dernière page, Serge Bloch ne leur rend pas seulement hommage. Il les met tous en relation, exprime combien les influences nous construisent et nous fortifient, dans la diversité des uns et des autres. Certains font rire, d'autres penser, s'évader, mais tous donnent de la liberté.

Goûter à la vie

« Il y a des êtres qui font d'un soleil une simple tache jaune. Il y a ceux qui font d'une simple tache jaune un soleil » disait Picasso. **Junko Nakamura**, les tout petits enfants et le grand ours de « Ce matin » (MeMo) appartiennent sans hésitation au deuxième groupe, eux qui savent toujours poser un regard neuf sur le monde et sur leur vie dans sa quotidienneté même, eux qui abritent cette faculté poétique appelée émerveillement. Dans cet album, l'artiste choisit délibérément de souligner la beauté de la vie, chaque matin recommencée à travers les gestes les plus





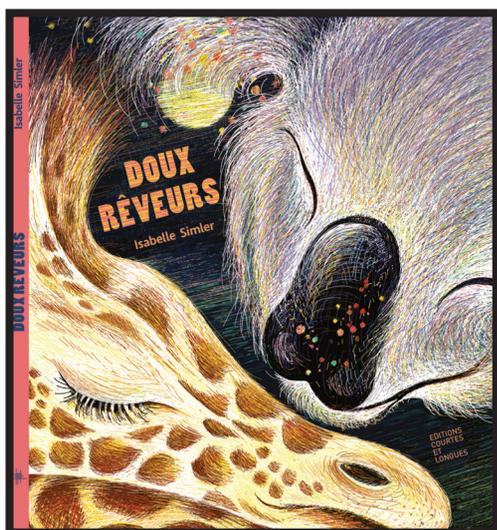
simples, les petits rituels qui rythment les journées d'un enfant. Dans une ambiance au parfum de *Bonsoir Lune* (Margaret Wise Brown), elle met son lecteur en paix avec le monde, l'invitant à jouir de ce qui vient, à être conscient du bonheur d'exister, de voir le jour se lever, la journée commencer, se dérouler simplement avec le même élan vital irrésistible. Ainsi, depuis le moment où Yupi le chien réveille Grand Ours jusqu'à leur départ en promenade pour aller voir le monde, de la chambre close à la fenêtre puis à la porte grande ouverte se succèdent des instants précieux dans un mouvement constant que les jeux de cadrage rendent sensible aux yeux des tout petits qui les vivent comme des événements. La fraîcheur, l'intensité et l'éclat des couleurs font vibrer le lecteur d'émotion et l'enchantent, comme le propos de l'album _____ enchante le monde. L'ensemble nous dit combien le normal est lui aussi extraordinaire et nous place au cœur du « merveilleux quotidien » (Aragon). C'est dire la proximité de l'artiste avec le regard des tout petits et sa capacité à s'adresser à eux avec une formidable justesse de ton.



Symphonie nocturne et bercement

« *Doux rêveurs* » disent le titre et l'image de couverture, où une girafe « rêve en souplesse sous ses longs cils » à côté d'un koala dont « la peluche argentée embrasse l'eucalyptus ». Ils invitent ainsi d'emblée le jeune lecteur à pénétrer l'intimité d'animaux inhabituels dans son entourage aussi bien domestique que fictionnel. Et à découvrir en même temps les particularités de chacun en matière d'habitudes de sommeil. Rien n'est plus personnel que les rêves et les pensées, et rien n'est plus déroutant que la diversité de comportements et d'attitudes pour accéder au sommeil réparateur dont nous avons tous besoin pour continuer à vivre. En choisissant ce principe paradoxal de proximité et d'étrangeté, l'artiste éveille chez l'enfant une curiosité active. Elle l'assouvit par ses réponses justes et précises, issues d'une documentation solide.

La cohérence, la rigueur et la richesse d'un propos supposent d'associer au fond, à ce qui est dit, une forme



(comment c'est dit) qui parle aussi justement mais différemment. Ainsi Isabelle Simler accorde la composition et la construction même de l'histoire (images, texte, mise en page) à un mouvement de va-et-vient permanent qui prend des allures de balancement, voire de bercement. Car il s'agit bien d'une première activité rythmique et musicale tant les sonorités de la langue, la cadence et l'harmonie des phrases, le dialogue entre les différents cadrages et profondeurs de champ, les moments de pause et de silence scandent une partition apaisante. S'y mêlent constamment la poésie, la musique, l'espace et le temps. Ainsi le lecteur peut-il à tour de rôle embrasser les paysages à l'échelle de la nature et les contempler, observer les attitudes des dormeurs, entrer dans l'intimité des rêveurs en s'approchant d'eux au plus près, manière de les écouter. Les couleurs où domine le vif éclat de l'orangé sur fond sombre, nuit oblige, illuminent les pages et ravivent l'apparence de ceux que le sommeil a gagnés. Les gros plans saisissants des animaux plongés dans leurs rêves leur confèrent à la fois violence et douceur : violence d'une sorte de démesure dans la représentation des visages et douceur d'une innocence, voire d'une vulnérabilité dans le fait d'être vus sans voir, d'être en quelque sorte révélés sans le savoir.

Offrir aux tout petits ces points de vue surprenants, c'est leur permettre d'expérimenter la puissance de l'image et le pouvoir qu'elle donne à chacun de penser et d'imaginer ce qui n'est pas montré. C'est attirer leur attention, par les mots qui se font refrains, par des constructions syntaxiques ludiques et poétiques, sur bien des détails souvent drôles et inattendus concernant la vie nocturne de cette vingtaine d'espèces animales. C'est les inviter à prendre en compte la diversité d'apparence, d'appartenance, de comportement, de pensée, de tous les habitants de la terre. C'est mesurer la richesse de cette diversité, loin de tout schématisme, et qui par là-même peut induire un premier questionnement sur sa propre identité, établir une distinction, contribuer à construire une image de soi et des autres. Puissance et magie du livre.

En relisant avec attention tous ces albums, pour certains bien des années après, en sachant que tous sont encore disponibles, que tous ont tracé leur chemin et pour beaucoup trouvé leur place dans les familles, les structures d'accueil de la petite enfance et les bibliothèques, nous nous disons que cette action autour du livre de naissance, telle qu'elle se déroule, est plus nécessaire que jamais. Nous nous disons aussi que le choix de la qualité artistique et littéraire qui ne s'est pas démenti tout au long de ces années témoigne, ô combien, d'une conception de l'enfance généreuse, bienveillante, en accord avec les considérations nouvelles sur les compétences précoces des tout petits. En accord aussi avec ce que nous avons appris de l'importance des relations entre adultes et enfants, fondamentales dès le plus jeune âge, et qui se nouent, entre autres, dans ces lectures partagées aussi faciles à mettre en place qu'irremplaçables. Ces moments privilégiés permettent de mettre en commun des sentiments, des savoirs, des valeurs, des expériences, des conceptions du monde et de la langue, manière de s'initier à la vie et à l'usage des livres.



Joëlle TURIN,
critique et formatrice en littérature jeunesse,
novembre 2018